

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Gilles ROUTHIER et Jean-Philippe WARREN (dirs), *Les visages de la foi. Figures marquantes du catholicisme québécois*, Montréal, Fides, 2003, 371 p.

par Éric Gagnon

Recherches sociographiques, vol. 45, n° 2, 2004, p. 376-379.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/009658ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

ont une vision sociopolitique et pas seulement une vision civique de la nation canadienne. Pour employer la définition de la nation sociopolitique de M. Seymour, ils s'identifient à une nation canadienne qui inclut une majorité d'individus parlant une des deux langues, soit l'anglais, soit le français, et ayant une culture et une histoire en commun, et il s'agit bien de la concentration la plus importante de Canadiens et de Canadiennes dans le monde. En ce sens, pour les Canadiens en dehors du Québec, les Québécois ne sont ni une minorité nationale ni une nation minoritaire. Plutôt, ils sont membres de la majorité nationale.

Il est vrai que cette vision de la nation canadienne reflète une méprise profonde sur l'identité nationale et le nationalisme québécois. Cette méprise vient du soi-disant « dialogue de sourds » qui persiste encore entre les deux communautés, peut-être même plus fortement qu'auparavant. Il vient aussi d'un manque de leadership du fédéral depuis l'arrivée de Pierre Elliott Trudeau au pouvoir en 1968. On peut parler d'un manque de leadership aussi de la part du provincial pendant la même période. Depuis lors, ces leaders politiques ont soutenu des concepts de nation, d'identité et de l'État fondés sur l'ethnicité, concepts qui datent du XIX^e siècle et ne tiennent aucunement compte de la situation actuelle mondialisante et pluralisante.

Cette différence entre les conceptions de M. Seymour et les miennes ne change rien à son analyse de la situation politique. La reconnaissance de la nation québécoise reste possible seulement si les personnes hors du Québec et les personnes sur le territoire québécois s'accordent soit sur la création d'un État multinational, soit sur un partenariat de souveraineté-association. Ce qui signifie que le fossé politique entre les deux communautés est même plus grand que M. Seymour ne le pense. Si cela est véridique, la possibilité de créer un État multinational au Canada est encore plus mince que jamais. La souveraineté politique devient presque la seule vraie option politique.

William D. COLEMAN

*Political Science,
McMaster University.*

Gilles ROUTHIER et Jean-Philippe WARREN (dirs), *Les visages de la foi. Figures marquantes du catholicisme québécois*, Montréal, Fides, 2003, 371 p.

Les visages de la foi, ce sont ici vingt-deux croyants qui ont, d'une manière ou d'une autre, marqué la société québécoise au XX^e siècle, mais au travers desquels surtout s'est exprimé le catholicisme québécois. Vingt-deux figures très diverses, la plupart des personnages publics, animateurs ou fondateurs d'institutions, militants ou enseignants, aux profils variés : Henri Bourassa, Marie-Gérin Lajoie, le frère André, Clément Lockquell, Simone Monet, Lionel Groulx, Jeanne Sauvé, Fernand

Dumont, parmi d'autres. À la recherche d'une mémoire de la foi, les responsables de l'ouvrage ne cachent pas leur désir de retrouver une certaine « tradition d'inspirations » (p. 30), dont ces hommes et ces femmes seraient les témoins ou l'une des figures possibles. Portrait de « la vie concrète des croyants » (p. 7) ? C'est au moins un aperçu très intéressant des multiples formes d'expression de la foi au Québec, autour d'un moment particulier de son histoire, en gros celui où l'étroite association entre l'Église et la nation dans la définition de l'identité canadienne-française trouve sa plus forte expression, avant de se dissocier et de produire de nouvelles formes publiques d'expression de la foi centrées sur la question sociale. Car si aucune période n'exclut des formes plus discrètes et privées de spiritualité et de mysticisme, dont nous avons ici quelques portraits, c'est la dimension publique de la foi qui domine dans ce tableau.

L'ouvrage s'ouvre sur un excellent texte d'introduction rédigé par Gilles ROUTHIER et Jean-Philippe WARREN. On y distingue quatre grands types d'expression de la foi, autour desquels seront regroupés les portraits dans la suite de l'ouvrage : celle du *pénitent* (qui se sait pécheur et demeure en attente du salut), celle du *contemplatif* (qui s'interroge sur le mystère absolu de la présence de Dieu), celle du *prophète* (qui, empreint de miséricorde, recherche la fraternité avec les pauvres) et enfin celle de l'*entrepreneur d'œuvres* (qui anticipe par ses actions le règne de Dieu sur terre). Quatre grandes figures distinctes donc, mais comme on le fait remarquer, inextricablement liées entre elles et présentes, à des degrés divers, chez tous les chrétiens : « c'est que pénitence, contemplation, prophétisme et implication dans les œuvres découlent de la nature du christianisme, celui-ci faisant correspondre en une vivante synthèse la réalité du péché (et donc la rédemption et la pénitence), la vérité d'une divinité ineffable (et donc la prière), l'idée des trahisons de l'absolu (et donc la dénonciation prophétique) et l'impatience de voir s'instaurer le Royaume (et donc l'action) » (p. 13).

Ces formes d'expression de la foi, comme le précise cette introduction et l'illustrent les portraits par la suite, vont se transformer au long du XX^e siècle. Le pénitent prendra de moins en moins la voie d'un abaissement et d'une mortification, et davantage celle d'un perfectionnement et d'un renoncement aux biens et aux bonheurs illusoire. Intéressé par le mystère de Dieu, le contemplatif va moins se préoccuper d'obéissance pour approfondir davantage le sentiment d'incertitude. La parole du prophète après la guerre va emprunter de plus en plus les chemins de l'État. Quant à l'entrepreneur d'œuvres, les institutions confessionnelles étant moins nombreuses et diversifiées, c'est dans un monde plus laïc et profane qu'il va vouloir agir en chrétien pour transformer le monde. On est passé, d'un « accomplissement ritualiste des règles cléricales à une conversion incessante » (p. 9), mais le passé religieux ici présenté ne ressemble pas à l'image caricaturale du fidèle soumis au prêtre et limité à la lecture du petit catéchisme. Bien que des personnages passablement conservateurs figurent dans la galerie de portraits, c'est de la foi comme « force historique » (p. 9) qu'on cherche plutôt à nous convaincre, une foi source d'expériences originales et de transformations sociales.

Si le texte introductif promet beaucoup, la promesse est inégalement tenue par les auteurs des vingt-deux portraits qui suivent. De chaleureux portraits, tenant davantage du panégyrique que de l'analyse, côtoient de remarquables études historiques et sociologiques, où le destin individuel éclaire un certain contexte idéologique et institutionnel, avec lequel il entretient divers rapports, même lorsque l'individu semble les ignorer ou ne pas en avoir conscience. Plusieurs textes valent le détour, mais j'en retiens deux plus particulièrement. Le premier est celui que Raymond LEMIEUX consacre à Gérard Raymond (1912-1932), où il montre comment ce jeune pénitent épouse et porte à son extrémité un modèle culturel de « spiritualité sacrificielle », et comment cette vie va devenir l'objet de commémorations après la construction d'une mémoire et d'un personnage par une certaine littérature religieuse. Le second est celui rédigé par É.-Martin MEUNIER et portant sur le père Desmarais (1908-1994), infatigable prédicateur, diffuseur de valeurs nouvelles, modernes, touchant le mariage et la sexualité par le truchement d'émissions très écoutées à la radio et à la télévision, de conférences à travers le Québec et d'écrits connaissant un très grand tirage ; sorte d'expert et de consultant, il a contribué à la formation d'un nouvel imaginaire féminin et à la diffusion d'une nouvelle psychologie accompagnant les transformations sociales touchant le travail, la famille, l'éducation et la vie domestique.

Ces études, et d'autres, rappellent et illustrent le fait que la spiritualité se forme au sein d'une tradition et d'un encadrement culturel et moral qui lui fournit ses coordonnées, ses idéaux et ses conceptions, son format si l'on peut dire, et qu'elle se développe souvent par une ascèse ou une discipline, une recherche de vérité ou de perfectionnement que lui proposent des institutions, des guides et des enseignements. Les vingt-deux figures présentées dans cet ouvrage appartiennent à une certaine élite, c'est-à-dire qu'elles ont nourri et transformé la tradition dont elles sont issues, elles ont servi de modèle ; surtout, leur spiritualité a été l'objet d'une méditation et d'une réflexion, et donc d'un développement et d'une certaine élaboration. Sans être des « virtuoses » de la foi comme les mystiques (Michel de Certeau), ils ont accordé à leur foi une attention, qui a permis une expression originale de leur expérience.

Est-ce à dire que la foi de ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu y consacrer le même temps et la même recherche, la foi de la majorité des Québécois en somme, ne fut pas aussi profonde ? On peut le penser en regard de la rapide désaffectation de l'Église dans les années 1960 ; on se dit que la foi catholique ne devait pas être très forte. On peut s'en convaincre en pensant qu'avant 1960 l'encadrement de l'Église était surtout moral et institutionnel, peu porté à approfondir la spiritualité des croyants, et qu'après 1960, les groupes et structures intermédiaires (JOC et JEC, par exemple) pouvant favoriser le développement de l'expérience n'ont pas été remplacés (malgré les vœux de la commission Dumont). Mais la lecture de l'ouvrage publié par Routhier et Warren laisse entendre que les moyens (tradition, enseignement, modèles) n'ont pas manqué, et que s'il s'agit d'une élite au plan spirituel, approfondissant son expérience plus que la moyenne des gens ont le moyen ou le goût de le faire, le Québec sur ce point n'a pas été une exception, et qu'il en a été sans doute ainsi dans tous les pays catholiques et chrétiens. Il se

pourrait également qu'aujourd'hui, plus qu'autrefois, avec l'éducation plus grande et l'approfondissement individualiste de l'expérience, le développement et l'expression de ses croyances et de sa spiritualité intéressent davantage de gens. Mais l'Église catholique n'a plus guère les moyens ni l'autorité pour les encadrer.

P.-S. – J'avais déjà remis à la rédaction mon compte rendu, lorsque j'ai pris connaissance de l'excellent article de Lucie ROBERT, « Sa vie n'est pas son œuvre » (*Recherches sociographiques*, XLIV, 2003) sur les *Vies* de femmes et d'hommes saints ou illustres, genre littéraire pratiqué jusqu'au début du XX^e siècle. Si les quelques hagiographies contenues dans le livre de Routhier et Warren ne saluent plus l'œuvre de la providence dans les activités religieuses de leurs héros, comme on le faisait dans les *Vies* d'autrefois, la biographie conserve un peu de la vocation panégyrique ancienne, cherchant désormais la mesure de la grandeur plutôt dans l'individu, qui donne une expression originale de la foi dans une œuvre sociale et profane. Parions que les portraits de croyants de la période actuelle, que l'on publiera dans 25 ou 30 ans, insisteront sur la singularité de leur foi, l'« expérience subjective », peut-être le syncrétisme de leur vision, sans doute leur marginalité. Et si je me fie aux échos qui me viennent de l'Église québécoise, des figures conservatrices, militants contre la contraception (!) et la perte des valeurs (?), côtoieront quelques altermondialistes.

Éric GAGNON

*Département de médecine sociale et préventive,
Université Laval,
et CLSC-CHSLD Haute-Ville-Des-Rivières.*

Jacques MICHON (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle, volume 2, Le temps des éditeurs. 1940-1959*, Montréal, Fides, 2004, 533 p.

L'équipe de Jacques Michon travaille depuis plusieurs années à l'histoire de l'édition littéraire, entreprise qui ne recoupe que très partiellement celle de l'équipe de l'Université Laval sous la direction de Maurice Lemire, qui analyse pour sa part l'ensemble de la vie littéraire (œuvres, auteurs, réception). L'histoire que retracent les chercheurs de Sherbrooke et dont ils présentent le deuxième tome en 2004 est celle de l'édition littéraire : maisons d'édition, éditeurs, catalogues. L'édition littéraire est prise ici au sens large : roman et poésie, mais aussi littérature pour la jeunesse et romans policiers, d'amour ou d'espionnage publiés en séries (dans les années 1940 les éditions Lanthier faisaient paraître quatre titres par semaine).

Deux phénomènes importants marquent la période qui va de 1940 à 1959, et en font un point tournant dans l'essor de l'édition québécoise et plus particulièrement de l'édition de la littérature québécoise, ce qui de nos jours est pratiquement synonyme, tout comme cela l'était avant 1940, sans l'avoir toujours été. C'est que